

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT : }
\$2.00 PAR ANNEE. }

OCTOBRE 1895

ADMINISTRATION : }
23 RUE ST. NICOLAS. }

SOMMAIRE

UN MONUMENT HISTORIQUE,	<i>Mme Dandurand.</i>	HYGIÈNE,	•••
LA SECTION DES BEAUX ARTS À LA " KERMESSE," •••		LA MODE,	•••
UNE MÉPRISE CHINOISE,	<i>Marie Vieuxtemps.</i>	CONTE DE FÉES VÉRITABLE,	<i>Charles de Vitis.</i>
NOTES D'UN MONDAIN,	<i>Muscadin.</i>	LA CUISINE,	<i>Tourne-Broche.</i>
SAVOIR-VIVRE,	••	PAGE DES ENFANTS,	<i>George Brunel.</i>
ICI ET LÀ,	•••	LE THÉ DE CINQ HEURES,	<i>Chic.</i>
LA DERNIÈRE CLASSE,	<i>Alphonse Daudet.</i>	LETTRES D'UNE MARRAINE,	<i>Em. Raymond.</i>
DÉCLARATION (<i>poésie</i>),	<i>Louis Coqueton.</i>	A QUOI TIENT LE SORT D'UN PEUPLE,	••

Un Monument Historique.

CHÉNIER.

Pour la première fois l'autre jour je passai devant la nouvelle statue de la place St. Denis.

Notre orgueil national n'est pas gâté. Quoique ce continent tout entier ait été durant trois siècles le théâtre des combats, des faits d'armes de nos ancêtres, peu de chose rappelle ces héros dignes de l'antiquité.

Aussi, quand le mois dernier la silhouette du Martyr de St. Eustache m'apparut se détachant sur le ciel violet—un vrai ciel du Canada, froid et mélancolique — en fus-je profondément émue.

Le monument est modeste, banal ; l'effigie du soldat canadien ne porte aucune signature illustre ; elle sort d'une usine embesognée, où l'ouvrier travaille avec conscience sans rechercher la gloire ; nul bas-relief pompeux ne commente la vie du patriote — vie humble qui s'efface toute derrière une mort glorieuse. Mais cette simplicité même, cette livrée du pauvre, rend plus touchant, plus pénétrant encore le souvenir de nos braves défenseurs.

Un contre mille ils luttèrent sans armes contre le puissant despote. Avec sérénité ils donnèrent à la patrie le seul bien qui leur restât : leur vie.

Chénier au matin de la fatale journée nouait sa chaussure comme le boulanger entrait :

—Tu vois, mon ami, lui dit gaîment l'humble héros, je me chausse en ce moment, mais je ne sais qui me déchaussera ce soir !"

C'est ainsi qu'ils se sacrifiaient avec joie, sûrs que leur sang serait la semence de nos libertés.

Je voudrais qu'on mit sur le socle du monument Chénier cette devise d'un condottière du moyen âge :

Pas n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

Ce précepte a toujours inspiré la bravoure de nos vaillants ancêtres.

C'est cette foi indomptable qui remit tant de fois sur pied pendant la guerre de sept ans les troncçons épars de l'armée française. C'est ce courage désespéré qui fit du dernier acte de la lutte où nous fûmes écrasés, une victoire pour nos soldats. C'est la fierté de notre race qui valut à la poignée de braves acculée à Montréal en 1859, avec le chevalier de Lévis, de capituler devant les légions anglaises avec les honneurs de la guerre.

Et c'est toujours cette vaillance irréductible que

les italiens ont appelé *la furor francese*, qui jusque sous le bras de fer des Craig et des Dalhousie fit relever la tête à nos compatriotes opprimés et les poussa à cette héroïque équipée de '37.

Dans ce triste monde la raison et l'humanité ont rarement convaincu le fort de faire justice au faible. Toute concorde entre les hommes exige le sacrifice de vies humaines, et dans les combats fratricides qui se livrent sur la terre depuis sa création, Cain ne s'arrête et ne s'apaise jamais qu'en voyant le sang d'Abel.

Chénier et ses compagnons ont payé au conquérant le sanglant tribut. Leur martyr ouvrit l'ère d'apaisement et de conciliation dont nous jouissons aujourd'hui.

Quand le corps du nouveau condottière fut tombé sous vingt balles, quand son cadavre eut été mutilé, et que l'anglais ivre de massacre eut promené le cœur encore tout palpitant du rebelle au bout d'une pique, quand la torche incendiaire eut détruit deux villages et chassé par une nuit d'hiver plus de cent familles de leurs maisons en feu, la férocité du plus fort se trouva satisfaite. Et l'on concéda facilement au vaincu tout ce qu'il avait vainement réclamé durant trois-quarts de siècle.

Honneur donc à nos vrais libérateurs! Honneur à ces fous généreux de 1837 dont l'intrépidité est d'autant plus grande qu'elle fut plus rare et moins secondée.

L'image du héros de St. Eustache dans ce quartier élégant de la population canadienne-française est l'exemple qui nous rappelle à l'attachement inébranlable à nos croyances. Elle flatte et stimule le sentiment de la fierté nationale chez la jeunesse, et représente l'hommage de notre reconnaissance aux victimes de nos droits reconquis.

Cela fait donc, avec la statue de Nelson de la place Jacques-Cartier, deux monuments érigés aux patriotes de '37.

Une statue est un symbole. Il me plaît de voir dans la colonne qui s'élève en face de l'Hôtel de Ville celui d'un héros canadien. J'ai fait un jour la transmutation des personnages par suggestion. Et rien désormais ne pourra changer la conviction de mon esprit, et personne ne pourra m'empêcher de dire aux étrangers ou à qui me questionne :

— Cette colonne est élevée à la mémoire du Dr. Wolfred Nelson, l'un des chefs de la rébellion de 1837.

M^{me} Dandurand.

La Section des Beaux Arts à la "Kermesse."

C'est une gracieuse innovation qui introduit dans cette grande fête de charité un divertissement tout artistique et intellectuel.

La section des Beaux Arts donnera en effet à la "Kermesse" de 1895 un cachet unique.

Elle ouvre un "Salon" de peintures canadiennes, qui procurera aux dilettanti et au public en général une jouissance toute patriotique.

L'on verra avec fierté dans cette exposition les progrès réalisés par l'art canadien depuis quelques années. Et l'on constatera que, pour orner son salon d'œuvres remarquables, ayant entr'autres mérites rares celui de représenter l'histoire et la nature de notre patrie, pour avoir un portrait digne de figurer avec honneur dans la galerie familiale, on n'a plus besoin de traverser la mer.

Tous nos jeunes peintres et sculpteurs, avec les aptitudes artistiques particulières à notre race, ont

été formés par les grands maîtres européens, et instruits par la contemplation des chefs-d'œuvres contenus dans les musées de France et d'Italie.

Ils forment déjà dans l'histoire de l'art moderne un groupe original qui est le noyau d'une école *nord américaine*.

Une telle école, qui a comme champ d'étude une nature vierge aux aspects les plus puissamment variés, et comme ministres des fils de la race latine, pionnière des arts, ayant été se retremper dans la patrie de Raphaël, de Rembrandt, du Poussin, de Vélasquez, est destinée à un grand avenir.

Hors des sentiers battus, en se faisant seulement interprète de son pays, elle peut aspirer à une place honorable à côté des autres écoles.

Un pays ayant quelque analogie avec le nôtre a inspiré la pléiade de l'école flamande.

Les mœurs de nos campagnes, les paysages de notre "Nord" pittoresque, les types nationaux, comme ils ont eu des narrateurs et des biographes, doivent avoir aussi leurs peintres pour animer leurs traits, fixer la tradition et l'immortaliser.

Ces historiens du pinceau ont toujours manqué à notre patrie. Quelles annales plus poignantes pourtant, plus touchantes à la fois et plus dramatiques inspirèrent jamais un artiste !

Le ciseau de M. Hébert a fait revivre à nos yeux la silhouette héroïque de quelques hommes du passé. Cette résurrection n'est que le prélude, espérons le, d'une évocation glorieuse sur la toile, par le marbre et le bronze des faits de notre histoire.

Il faut le redire ici : le gouvernement de la province de Québec a sous ce rapport un devoir sacré à remplir.

C'est à lui d'encourager l'art et de susciter les ouvriers de ce travail patriotique. A part les statues qui ornent le parlement de Québec, ainsi que deux ou trois de nos places publiques dans tout le Canada français, et quelques inscriptions anglaises dans la ville de Montréal, quels sont les objets qui rappellent au peuple ses héros défunts, qui apprennent à nos enfants l'amour et la fierté patriotiques ?

Que ne commande-t-on à nos peintres pour les églises et les édifices publics des tableaux illustrant les annales religieuses et politiques de la colonie...

Toutes ces réflexions le public les fera comme nous devant les œuvres du "Salon" de la Kermesse.

Quoique nous ayons été admis à l'examen de quelques-uns des tableaux qui y figureront, nous n'irons pas plus loin dans l'indiscrétion que de prédire des jouissances délicates aux amateurs et des tentations aux parents propriétaires de fillettes aux jolis minois. Il y a tel paysage de la Malbaie qui fera rêver les habitués de ces paradis québécois ; tel *portrait de jeune fille* au regard plein de vie, au front illuminé, qui tentera la convoitise des papas idolâtres ; telle peinture d'intérieur...enfin, n'anticipons pas !

Les directrices de ce département artistique promettent encore des divertissements littéraires et musicaux à leur clientèle. Chaque soir elles don-

neront au "Salon," avec le concours des meilleurs artistes montréalais, une heure de musique, de comédie ou d'opérette.

L'une des soirées les plus intéressantes sera assurément celle où l'on donnera un spectacle artistique des chefs-d'œuvre de la peinture italienne et des principaux monuments d'Europe,

On annonce encore une "Matinée enfantine," dont les acteurs pour l'opérette et la comédie seront de la plus tendre enfance. La crème à la glace—détail important dans la circonstance—sera offerte gratuitement à la compagnie.

LA TOMBOLA ARTISTIQUE.

C'est encore sous les auspices de la section des Beaux Arts à la "Kermesse" de Montréal qu'est placée l'organisation de cette Tombola, qui mérite hautement le qualificatif qu'elle se donne.

Il nous suffira pour le prouver de mentionner quelques-uns des lots.

Parmi les livres on remarque plusieurs ouvrages célèbres avec la dédicace et la signature de leurs auteurs pour la plupart membres de l'Académie Française. Nous publions plus bas quelques-uns de ces autographes.

—Des articles japonais ; don de Son Excellence la comtesse d'Aberdeen.

—*Le Crépuscule*, un buste en bronze par la duchesse d'Uzès ; don de la duchesse elle-même.

—Une statuette de Jeanne d'Arc ; don du marquis de Montcalm.

—Une aquarelle du marquis de Lévis.

—Quatre toiles signées de Rollin.

—Une toile, nature morte, d'un grand mérite ; don de M. et M^{me}. Alfred Thibaudeau.

—Deux volumes de Tennyson, traduits en français et illustrés par Gustave Doré.

—Deux superbes volumes illustrés ; don du Supérieur de St. Sulpice de Paris.

—De charmants tableaux offerts par les artistes canadiens.

—Un ouvrage du comte de Montesquiou ; don de l'auteur.

—Un livre de M^{me} Adam, directrice de la *Nouvelle Revue* de Paris, avec dédicace et signature.

—*Dieu, Patrie, Liberté*, un fort bel ouvrage de Jules Simon, avec autographe.

—Un volume de poésies, avec sonnet original de Sully-Prud'homme.

—Un volume avec pièce de vers de Paul Bourget.

—Deux volumes d'Ernest Legouvé, (*Soixante ans de Souvenirs*).

—Trois volumes de Lord Dufferin.

Outre ces lots importants et un grand nombre de travaux à l'aiguille d'une grande valeur, les directrices de la Tombola attendent encore des objets précieux d'Europe.

Le prix des billets est d'une piastre.

AUTOGRAPHES ACCOMPAGNANT LES ENVOIS A LA SECTION DES BEAUX ARTS.

Lorsqu'au soleil couchant les rivières sont roses
Et qu'un tiède frisson court sur les champs de blé,
Un conseil d'être heureux semble sortir des choses
Et monter vers le cœur troublé.

.....
Paul Bourget.

(du *Recueil des Aveux*.)

ICI-BAS.

Ici-bas tous les lilas meurent
Tous les chants des oiseaux sont courts
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours....

Ici bas les lèvres effleurent
Sans rien laisser de leur velours ;
Je rêve aux baisers qui demeurent
Toujours....

Ici-bas tous les hommes pleurent
Leurs amitiés ou leurs amours ;
Je rêve aux couples qui demeurent
Toujours....

Sully Prudhomme.

J'offre ce volume à la vente de charité de Montréal avec le regret de ne pas faire un plus beau présent.

Jules Simon.

A mon retour en France je trouve votre lettre. Vous avez raison de penser que rien de ce qui se passe au Canada ne peut me laisser indifférent, en particulier lorsqu'il s'agit d'une bonne œuvre. Je suis donc heureux de m'associer à celle que vous patronnez.

Mais ici à la campagne je n'ai pas grand' chose sous la main pour faire un lot de loterie. Je vous envoie une modeste aquarelle dont je suis l'auteur. Je voudrais que chaque coup de pinceau put exprimer un peu de la reconnaissance que je conserverai toujours de l'accueil qui m'a été fait à Montréal, à Québec, à Lévis et dans tout le Canada. Jamais je n'oublierai ce dont j'ai été l'objet dans ce pays qui m'était déjà cher par tous les souvenirs de famille qu'il me rappelait, et qui me l'est plus encore maintenant que je le connais mieux et que j'ai vu comment ils y sont gardés.

M^{is} de Lévis.

Je ne puis qu'être flatté de la demande que vous me faites l'honneur de m'adresser, et d'ici à quelques jours je ferai déposer chez vous un exemplaire de mon dernier ouvrage...

Haussonville.

... Je ne suis jamais sourd à tout ce qui me rappelle une race que mon aïeul a aimée et pour laquelle il est mort.

Montcalm.

Participer, même de loin, à une œuvre de charité par un livre et un simple autographe est en effet une vraie bonne fortune.

C'est donc moi qui suis votre obligé, et je vous en sais gré.

Votre tout dévoué,

B. H. Révoill.

... Je vous remercie d'avoir pensé à m'associer à votre bonne œuvre de Montréal.

D^{ssc} d'Uzès.

... Je vous offre avec plaisir pour l'intéressante œuvre dont vous me parlez, un exemplaire d'un de mes poèmes en une édition qui n'est pas dans le commerce, et j'y joins mes bien distingués sentiments.

C^{ie} de Montesquieu Fitzensac.

Une Méprise Chinoise.

L'ambassadeur de Chine à Washington a eu tout récemment le bonheur d'annoncer à ses amis la naissance d'un fils. De chaudes félicitations ont répondu à ses lettres de faire part. Le journal qui nous en instruit ajoute :

"Si une fille lui fut née, ce serait des condoléances qu'on eut adressées au père malchanceux." Ces chinois sont-ils sensés !

L'avènement d'un individu du sexe privilégié à leurs yeux est un motif de joie ... pour le père, tandis que l'arrivée dans la vallée des larmes d'une héritière d'Eve et de son triste sort est un malheur ... pour lui encore.

Décidément les soi-disant *fils du ciel* ont besoin que les japonais, leurs terribles éducateurs, leur apprennent, après l'art de se battre, celui de raisonner.

Voyez la logique : Un M. Sang-Bong-San quelconque reçoit du Paradis le cadeau d'un enfant. Il tremble en le recevant, et avant de regarder il se dit : Que m'envoie-t-on là ? Bouddha me fait-il une mauvaise plaisanterie ou bien comble-t-il mes vœux ? Ce paquet mystérieux sera-t-il la boîte de Pandore ou le trésor que je souhaite ? ..."

Oh la poignante incertitude ! ...

On la comprend sans peine, car voici ce qui arrive dans l'un ou l'autre cas :

L'enfant est-il un garçon, son éducation et son établissement coûteront le double de celui de ses sœurs. Son *élevage* tout d'abord sera une tâche mille fois plus délicate et plus ardue pour la mère. (Mais les peines de celle-ci ne comptent pas ; quelle affaire avait-elle de venir en ce monde ?) Une fois parvenu à l'adolescence, il commence à se détacher de l'influence parentale et à s'acheminer vers cet état de complète indépendance auquel il atteint à sa majorité. C'est alors que, brisant d'une main légère la chaîne d'affection qui le liait à sa famille, il s'en va habiter sa propre pagode, pour user et abuser plus librement du don précieux remis en ces mains imprudentes : la liberté.

Cela naturellement est agréable au père, qui a joui en son temps des mêmes privilèges ; le cœur maternel, lui, peut en être déchiré, mais qu'importe ! La tristesse de la bonne femme a juste

l'importance du désespoir d'une vulgaire poule ayant élevé des canards en voyant sa progéniture s'élançer sur l'étang où elle ne peut les suivre. ;

Les gémissements de colombes des sœurs ne sont pas plus intéressants, vû que tout ce monde n'a qu'à peine le droit d'exister.

Ainsi, débarrassé de toute tutelle, si le jeune homme est bon, il se créera dans le monde un royaume séparé, il fondera sa maison en poursuivant des intérêts tout personnels, favorables, s'ils le peuvent, mais souvent contraires à ceux de sa première famille ; il se mariera honnêtement, et introduira sous le toit paternel le doux commerce de la bru avec sa belle-mère. S'il a de mauvaises dispositions, il ne résistera pas à l'appât de la carrière de mauvais sujet, déshonorera sa famille, dépouillera ses sœurs.

Dans l'infortune et la pauvreté, il sera toujours le plus lourd fardeau, la plus grave cause d'anxiété. Si l'on est riche, cinq fois sur dix le cher petit homme se laissera gâter par la fortune et ne saura causer que tourments aux siens.

Et voilà pourquoi la naissance d'un garçon est si fêtée en Chine.

Quel fléau, d'ailleurs, que ces petites filles mignonnes, gentilles et douces qui caressent au lieu de mordre, qui s'amuse paisiblement sans crier, sans renverser les meubles ni dompter bruyamment tout ce qui peut s'assimiler complaisamment à un cheval rétif.

Car ceux qui aiment à voir autour de leur table ces frères et délicieux poupons vêtus de mousseline blanche, véritables fleurs humaines dont la présence illumine la plus triste maison, ceux-là passeraient en Chine pour des idiots.

Leur joyeux caquetage, leur rire frais, leur grâce virginale à mesure qu'elles grandissent suffisent à faire le bonheur des gens civilisés. On n'est pas si difficile au Céleste Empire où les voix qui muent et les mentons qui s'hérissent de poils paraissent harmonie divine et beauté parfaite.

Et le tendre dévouement de la femme, et son attachement au foyer, et sa piété filiale pour des parents âgés et infirmes est donc inconnue chez ces barbares du Levant ? Non, cependant ; je sais que Dieu a créé la femme d'après un modèle

unique ... et excellent. Je ne doute pas qu'il y ait là-bas de bonnes mères, de douces sœurs et de fidèles épouses que l'égoïsme du sexe plus fort exploite sans gratitude.

L'abandon du toit paternel et des devoirs filiaux a-t-il chez eux d'autres raisons que l'appel d'un autre devoir plus grand encore et fort utile à l'humanité ?

N'est-on pas reconnaissant aux filles au moins, de cette défection qui a pour effet d'ajouter à la famille ces spécimens si fort prisés dans la personne de l'époux ? Ne les bénit-on pas d'amener de nouveaux fils aux vieillards et de donner surtout à leur race ces précieux héritiers attendus, désirés avec tant d'impatience ?

J'imagine que l'infortuné chinois, qui joint à son caractère d'époux l'infirmité d'être père de

plusieurs filles, doit ressentir au moins pour sa fidèle compagne et ses enfants dévouées l'espèce d'attachement instinctif que l'on a pour un meuble commode, une exquise œuvre d'art, ou un bon valet de chambre.

Que si sa compagne n'est pas fidèle ni ses filles dévouées, je les plains, ces pauvres créatures, de ne pas trouver dans une saine atmosphère morale une compensation à leur misère domestique, mais je me moque du mandarin qui est servi comme il le mérite.

Non ; dans un pays où l'on fait pareil accueil à la femme, apparaissant sans le vouloir sur un sol inhospitalier, ce n'est pas au père qu'il faudrait adresser des condoléances, mais à l'accouchée d'abord, puis à la pauvre petite qui naît.

Marie Vieuxtemps.

Notes d'un Mondain.

(Pensées intimes.)

Oh ! le vilain mot que j'ai entendu ce soir sortir de deux lèvres roses !

Blazée. " *Je suis blazée !* " c'est encore plus triste qu'inconvenant.

Esther B., seize ans, fille unique ; des traits un teint, des yeux, une taille qui promettent des merveilles pour la vingtième année : voilà le signallement de mon écolière.

Elle confirme l'anomalie vulgaire qui veut qu'on gâte outrageusement les enfants élevés seuls, qui auraient déjà bien du mal à n'être pas insupportables si on les élevait raisonnablement.

Il ne faut pas se figurer, quand je parle d'écolière, le type classique et d'un modèle devenu rare. Cheveux à la chinoise découvrant un grand front candide, tresse sur le dos, taille inculte, mouvements gauches, contenance embarrassée au salon pour faire le tour de la société avant de se retirer—de bonne heure. Celle dont je vous parle ferait suspecter l'infaillibilité du précepte : *On ne saurait servir deux maîtres à la fois.*

Elle ne manque aucune des soirées de sa mère, et se montre assidue à ces fêtes—on ne peut pas dire enfantines, puisqu'on y flirte déjà !—d'adolescentes assez fréquentes maintenant en dehors des vacances. Et cependant, j'apprends de sa mère

qu'elle brille à son cours et ne le manque jamais, Je découvre même en poussant discrètement mon enquête que la petite s'adonne à des pratiques de piété.

Est-ce assez fort !

De pareilles têtes arriveront à accomplir de grandes choses—si elles n'en entreprennent pas trop. Car malgré tout on ne m'ôtera pas de l'idée que pour les petites *machines perfectionnées* d'aujourd'hui il sera aussi difficile que pour nous de courir deux lièvres à la fois, et surtout de les attraper.

Je fus donc ce soir favorisé d'un moment d'entretien avec la jolie fillette—qu'on oubliât, jusqu'à celui de mon départ, d'envoyer coucher.

Dieu sait que je ne m'ennuyai pas : la petite a tout l'esprit que trahissent, même avant qu'elle parle, ses yeux pétillants. Et puis, elle a ... mon Dieu, elle a ce charme capiteux, naturel quand même, sous l'attifage des modes, ce charme involontaire, irrépressible, souverain de l'enfance qui vous retient subjugué, attendri, indulgent ...

Donc, je me plus infiniment au caquetage de Melle. Esther. J'y découvris l'indice d'un *vrai* progrès. Je ne m'accorde pas toujours avec mes contemporains sur le sens et l'application du mot

progrès : son instruction m'a paru solide et rationnelle. Les découvertes de la science moderne, l'histoire littéraire de notre temps, et, surtout, O prodige ! l'histoire de son pays ne lui semblent pas inconnues. J'en conclus que les femmes de demain seront plus instruites que leurs mères, et peut-être ... j'en tremble vraiment,—que leurs maris. Avec ce goût de lectures sérieuses que prouve la conversation de Melle. Esther—et le loisir qu'ont nos mondaines de satisfaire ce goût, elles auront bientôt fait de surpasser l'érudition si incomplète des hommes d'affaires canadiens, généralement fort indifférents quant aux choses purement intellectuelles.

Et voilà que cette porte entrebâillée sur l'avenir me laisse apercevoir tout un nouvel ordre de choses, la perspective, très américaine, d'une oligarchie féminine et sociale dominant par l'intelligence et des mœurs plus affinées le sexe des maris pratiques. Et ces maris, esclaves du *money making*, sorte de *Deus ex machina*, humbles et anonymes, pourvoyant par un travail opiniâtre et incessant au luxe du sexe régnant, et lui fournissant les moyens d'aller faire campagne pour la conquête de ses droits (?)

Voilà la conséquence de l'élévation d'un seul parti. Si elle effraie les futurs maris de nos filles, parbleu, qu'ils s'instruisent eux aussi.

J'ai dit *nos filles*, voulant indiquer les enfants de ceux de ma génération.

Cette locution, à laquelle j'ai été amenée naturellement par la logique de ma phrase, a heurté un point endolori de mon âme. Qu'est-ce que ce phénomène obscur qui s'accomplit au plus intime de la conscience ? Serais-tu le remords, malaise indicible, tourment qui grandis ? Faut-il regarder comme l'expiation commençante pour celui qui a laissé passer sa jeunesse sans fonder une famille, la vague nostalgie qui s'empare de lui au bord de l'irréparable ?

Il est donc bien naturel, il était donc nécessaire, d'être père, puisque, arrivé à mon âge, l'homme lassé de s'aimer seul et de vivre pour lui-même cherche d'instinct d'autres objets à sa tendresse murie et sanctifiée ; puisque sa tête, marquée par les rides nouvelles et les fils d'argent — autographes de la désillusion—s'offre à la caresse des mains enfantines ; puisque son cœur s'afflige du vide qui

l'entoure, puisqu'il est pris d'angoisse en voyant tout ce qu'il aime, tout ce qui le soutint, et qu'il crut éternel, passer, vieillir comme lui, tandis que sa main tendue vers les jeunes qui s'avancent, qui ont le pouvoir de consoler de tout cela, ne trouve personne pour la reconnaître et la presser avec amour.

Elle est donc méritée cette souffrance d'une sympathie débordante et méconnue, d'une ambition sans but d'un dévouement dédaigné et réduit à se consumer dans un cœur trop étroit pour le contenir...

Oui, je le comprends, les célibataires sont condamnés à mourir lentement d'un supplice comparable à la pression impétueuse d'un torrent emmuré, ou au désespoir du fauve labourant de ses griffes le plancher de sa cage. Ils périssent tous d'hypertrophie du cœur.

Oh si j'avais un fils ! si le ciel m'eut donné une petite fille, comme je les aimerais ! Je voudrais vivre toujours... Mais à quoi sert de s'arrêter à de vains regrets :

Est-ce qu'on bâtit à notre âge !

C'est folie d'y songer quand on est sûr de laisser l'édifice inachevé. Et puis il y a une réflexion qui endort ma douleur. J'ai vu tant d'hommes martyrisés par leur enfants—jusqu'à souhaiter peut-être de n'en avoir jamais eu... Et pourtant non, je ne pense pas que cette pensée sacrilège ait jamais effleuré l'imagination d'un père.

Pour être franc avec moi-même il me faut avouer que je leur envie à ces élus de la terre jusqu'aux anxiétés que leur causent leurs trésors.

Ces craintes, cet amour douloureux, les déceptions cruelles, occupent au moins les puissances de leur âme.

Il n'est rien de si triste que d'être le palmier du désert, n'ombrageant que le sable brûlé, tordant ses bras dans la désolée solitude, et mourant sans sépulture, sans même que la pluie du ciel verse quelques larmes sur sa pauvre dépouille.

.....
Oh ! le détestable écrivain que je ferais !... Voilà où m'ont entraîné mes divagations : à l'antipode de mon point de départ.

Il faut me corriger de l'habitude de lâcher la bride à mon imagination si je veux écrire un livre.

Muscadin.

SAVOIR VIVRE.

QUELQUES CAS EMBARRASSANTS.

Quand un homme et une femme ont un escalier à monter ensemble, quelle conduite doit tenir l'homme en cette circonstance ?

Lorsqu'un homme et une femme gravissent ensemble un escalier, l'homme précède la femme. Lorsqu'ils le descendent, l'homme suit la femme. On nous dispensera de commentaires. Voilà ce qui se fait, c'est assez dire : il est rare que ce ne soient pas de bonnes raisons qui créent l'usage.

Une personne de notre cercle de connaissances nous posait un jour cette question :

“ J'ai perdu ma femme depuis trois mois. Ma fille aînée dirige ma maison. En parlant de moi aux domestiques, elle dit : “ Monsieur,” comme faisait sa mère. Il y a là quelque chose qui me choque ; il me semble qu'elle devrait dire : “ Mon père ” ; qu'en pensez-vous ?

Oui, la jeune fille doit dire “ Mon père,” cela est beaucoup plus naturel, plus respectueux à l'égard du père, plus convenable dans les rapports avec les serviteurs. A cela, on a objecté que les domestiques, parlant du maître de la maison à sa fille, pourraient dire : “ Votre père.” L'inconvenance serait beaucoup moindre, et, du reste, on pourrait les prier de dire “ Monsieur.”

LES RIENS QUI RENDENT INSUPPORTABLE.

Beaucoup de personnes, excellentes du reste, se rendent désagréables, — et même odieuses aux gens très nerveux, — par un manque d'esprit d'observation qui leur nuit presque autant que de véritables défauts. Du reste, certaines petites infractions aux prescriptions du savoir-vivre, le peu de souci qu'on a de plaire et d'être agréable, indiquent l'absence d'une finesse, d'une délicatesse que de très estimables qualités ne sauraient pas toujours remplacer.

Ainsi, ces personnes cureront leurs dents, se nettoieront les oreilles, couperont leurs ongles, s'essuieront le cou en votre présence, oubliant qu'on ne peut se livrer à ces soins de sa personne que loin des regards dans l'inviolable cabinet de toilette. Elles ne comprennent pas qu'il faut le moins possible étaler les imperfections ou les

infirmités humaines, pour ne pas se rapetisser. J'approuve certainement et de toutes mes forces bains et débarbouillages, mais je n'admets pas qu'on parle dans le monde de ces soins de propreté. Cela éveille des idées trop réalistes.

D'autres s'étendent de tout leur long sur leur chaise, ce qui n'est pas gracieux, ni révérencieux pour les personnes avec lesquelles on se trouve ; ils battent une marche ou une retraite sur les vitres ou sur la table ; ils se balanceront sur leur siège ; à temps réguliers, ils lèveront leurs mains et en rabattront la paume sur le bras de leur fauteuil.

Ces petites choses horripilent les gens nerveux.

Le bâillement caverneux est chose atroce pour celui qui l'entend. Un tic insupportable, c'est de ricaner après chaque remarque, même quand la réflexion ne prête pas à rire. Un bavard intéressant lasse à la fin, que dire de ceux qui nous racontent des choses insignifiantes ? Il y a des femmes qui fredonnent et des hommes qui sifflent sans cesse à demi voix ; cela produit un bourdonnement exaspérant.

LA POLITESSE DU FOYER.

La courtoisie du mari envers sa femme, la politesse de la femme à l'égard du mari sont, peut-être, les meilleurs garants de la paix conjugale.

Le mari et la femme peuvent avoir un avis différent ; ils discuteront, même avec une certaine chaleur, — ce qui est à éviter, du reste, si le tempérament le permet, — mais s'ils savent tenir tout mot blessant ou simplement impoli, le bon accord ne tardera pas à se rétablir, le débat n'aura pas eu plus d'importance qu'un nuage léger flottant dans un ciel serein, et l'un des conjoints — le mieux doué — ne tardera pas à céder.

Au contraire, un mot piquant, une parole injurieuse appellent l'orage et souvent le maintiennent à jamais au firmament conjugal.

“ Dans tous les cas de la vie, — sauf dans les affaires où la femme serait incompétente, dans les petites questions de ménage auxquelles le mari n'entend rien, — c'est une preuve de déférence

des époux, l'un envers l'autre, de se consulter avant de prendre aucune décision. C'est de cette façon qu'on établit l'union dans un ménage. "Deux avis valent mieux qu'un" est un proverbe très vrai. Il va sans dire que le mari et la femme, qui agissent comme nous venons de l'indiquer, ne combattent pas l'idée soumise pour le plaisir de la combattre, de parti pris, ou que celui dont elle vient ne la soutient pas, envers et contre tous, quand on lui en a démontré clairement les inconvénients. Les gens affligés de ces défauts, l'orgueil ou l'obstination, ne seront jamais véritablement polis et n'auront jamais le sens de la vie pratique.

Dans la conversation ordinaire, c'est surtout avec les siens qu'il faut se garder des duretés inutiles, des *pointes* désagréables. Il est certain qu'il ne faut pas flatter basement ceux qu'on aime le mieux, mais lorsqu'on peut leur adresser un compliment agréable et mérité, pourquoi se refuserait-on et leur refuserait-on ce plaisir?

Les femmes aiment les bonnes manières, les gracieuses attentions. Une politesse à laquelle une habileté recommandable ordonne de ne pas manquer, c'est le soin de sa personne pour la plus stricte intimité, — qu'il s'agisse du mari ou de la femme. Une propreté rigoureuse est une coquetterie qui ne coûte rien qu'un effort de goût, un désir légitime de plaire à l'être aimé. On m'a raconté une histoire charmante : une femme était en grande parure du soir, elle allait partir pour le bal, et son mari s'extasiait sur sa beauté et sur sa toilette.

— Tu me trouves belle ainsi habillée? Eh bien ! ce triomphe me suffit. Il fera meilleur au coin de notre feu, je vais commander une tasse de thé, je garderai cette robe qui te plaît, et je n'aurai jamais passé de soirée plus belle qu'après de toi, tête à tête.

Il est inutile de vous dire ce que répondit le mari.

A mon humble avis, voilà de la politesse raffinée. Cette politesse qui naît de l'amour, qui vient du cœur.

Les enfants d'un tel ménage doivent être charmants. Ces petits êtres si imitateurs prennent le tour d'esprit du logis. Lorsque la pelote échappe aux doigts de la mère et que le père se baisse avec empressement pour la ramasser, il y a de grands yeux candides qui voient, de petits cerveaux qui notent ce simple acte de politesse, lequel dit beaucoup de choses.

Par l'exemple, mille fois mieux et plus vite que par le précepte, on enseigne aux enfants à se parler gentiment l'un à l'autre, à reconnaître les bons procédés, à être doux, généreux, à se soucier du confort de la famille. Les façons courtoises du père envers la mère incitent les plus turbulents garçons à prendre des manières chevaleresques à l'égard des sœurs. Ils leur offrent leur aide, veillent à leur sûreté, et ne leur disent jamais de mots grossiers ou seulement déplaisants. Les filles imitent la mère ; elles sont, pour leurs frères, douces, patientes, vraiment obligeantes.



REPORTAGE ANGLAIS.

PETITS MÉTIERS DE LA RUE.

∞ Dans un carrefour de Whitechapel, derrière le cimetière des israélites, un homme arrive, poussant devant lui un petit chariot recouvert d'une bâche. La bâche enlevée, il retire de sa voiture un vieux fauteuil branlant, tout rapiécé, soutenu par des emplâtres de métal et des ligatures de ficelle goudronnée. Après le fauteuil, un escabeau, qui est un coffre, et contient une cuvette de fonte émaillée, deux pains de savon, une pierre à poncer, des serviettes élaïnées, une petite trousse d'où sortent des ciseaux, des canifs, un scalpel, des charpies. L'homme s'installe, dispose ses outils, remplit sa cuvette à une fontaine banale, s'assied sur sa boîte, et attend. C'est le pédicure en plein vent, le praticien qui arrange, rafraîchit, soigne, guérit les pieds des passants pour un penny—un sou le pied.

Le client ne tarde pas. En voici un, fourbu, traînant la jambe ; il prend place dans le pauvre fauteuil, tandis que le pédicure, accroupi sur l'escabeau, s'empare de ses pieds, les déchausse, se met à l'œuvre.

Quelle œuvre ! J'ai vu là des pieds indescriptibles, flétris, rongés, tannés, encornifiés, blessés de blessures abominables suintant le sang et le pus, des pieds de vagabonds entaillés par quelque tesson de bouteille au cours d'une escalade nocturne, des meurtrissures anciennes ravivées sans cesse par le travail et la peine, des pieds d'enfants déjà brisés par d'errantes fatigues, des pieds de vieilles femmes aplatis et élargis par des années de

marche, des déformations, des ulcères, des darts, des enflures livides d'où les ongles se détachent...

Rarement, presque jamais de bas ou de chaussettes. Le plus souvent, le pied sort nu du soulier, de la galoche, de l'espadrille, d'on ne sait quoi de très ancien qui n'a plus ni forme ni couleur, ou garni, entouré, fourré de vieilles toiles, de bandages obtenus dans quelque hôpital. L'opération, naturellement, commence par un nettoyage. Oh ! le nettoyage de ces pieds de pauvres diables, les boues, les sanies, le sang grumelé qui tombe de là dans la cuvette !

Tandis que l'artiste travaille, le client éprouve une jouissance visible. C'est un repos, cette halte de quelques minutes sur un fauteuil où se reposent les bras, le dos, la nuque. On en voit s'endormir là, lourdement. Servi, le client se redresse, dispos, consolé, avec un air d'espérer, de savourer une bonne sensation de fraîcheur qui l'encourage à des activités nouvelles. Allons, elles le porteront encore, ces vieilles jambes !... Aussi paye-t-il avec une sorte de plaisir, sans la grimace familière au miséreux qui paye.

Et tandis qu'il s'éloigne, plus léger, plus guilleret, le pédicure en plein vent remet de l'ordre dans son industrie, tord ses serviettes au-dessus du ruisseau, vide et rafraîchit sa cuvette, passe à l'eau ses outils. C'est fait. A un autre ! On voit parfois des clients debout, en file indienne, attendant leur tour.

A Limehouse, dans le quartier de Wapping, un pédicure ambulante a accaparé le dessus du panier de cette navrante clientèle. Il possède un réchaud à l'huile de pétrole et une grosse bouillotte ; il tra-

vaille à l'eau tiède, à l'eau chaude. De l'eau chaude : une volupté pour un loqueteux ! Celui-ci d'ailleurs passe pour savant ; il n'est pas rare qu'on le consulte à propos de blessures vénielles et de maladies sans gravité. Aussi gagne-t-il gros : de 10 à 15 francs par jour.

Ses confrères de Whitechapel, ceux qui n'ont ni réchaud ni bouillotte, se contentent d'un revenu quotidien de 4 ou 5 francs.

∞ Acheter de la viande de cheval, la découper en fragments, enfiler ces morceaux de viande sur des brochettes de bois, et s'en aller de porte en porte offrir cette peu ragoûtante nourriture, — telle est l'industrie du *cat's meat's man*, le boucher des chats de Londres. Longtemps le *cat's meat's man* a circulé par les rues, son panier au bras. Plus tard, le succès aidant, il a acheté une petite boîte roulante. Aujourd'hui, il a un garçon monté sur un tricycle et armé d'une sonnette dont tous les chats connaissent le son.

Londres possède près de 200.000 chats qui, en dehors d'autres aliments, dévorent 170 chevaux par jour, et dont la nourriture fait vivre environ 600 personnes. Quand, vers huit heures du matin, "Pussy-Cat" entend la sonnette de son nourrisseur, il a bientôt fait de s'échapper de la cuisine par le sous-sol, et de miauler à fendre l'âme jusqu'au moment où une servante lui aura acheté sa brochette de cheval.

En hiver, certains "*cat's meat's men*" sont investis d'une fonction municipale. Londres les paye pour nourrir les goélands et les mouettes qui remontent de l'embouchure de la Tamise jusqu'au-delà de Putney. C'est la "*season*" pour ces négociants de la rue.

LE CORNET DE PAPIER.—C'est une tradition invétérée que d'envelopper les denrées alimentaires dans du papier quelconque. Le papier qui sert à écrire ou à imprimer est déjà d'exécrable qualité, mais celui qui sert à faire des sacs et des cornets dépasse toute limite : c'est, à proprement parler, de la poussière comprimée et galamment colorée avec des oxydes métalliques quelconques lorsqu'il s'agit de papier neuf ; quand on a à faire à de vieux papiers, le microbe y pullule.

Une sage réglementation vient d'être édictée à ce sujet par la ville de Montpellier, et l'on ne peut

qu'applaudir à cette décentralisation de l'hygiène. Voici en quoi elle consiste :

Un arrêté municipal interdit l'emploi des papiers de couleur pour l'empaquetage des légumes secs, racines ou tubercules. L'usage des papiers imprimés ou des manuscrits est toléré, mais à la condition que ces chefs-d'œuvre ne soient pas maculés. En thèse générale, les papiers utilisés doivent être neufs, de couleur blanche ou paille. Cet exemple est intéressant et mérite d'être imité.

∞ LES VOILURES EN PAPIER.—Jadis, quand on voulait définir un vêtement de médiocre étoffe, on le comparait à du papier : "Cet homme, disait-on, a fait tailler sa garde-robe dans du papier gris." Il va falloir revenir sur ce proverbe, si nous en croyons ce que relate le *Marine Record*. D'après ce journal spécial, le yachting américain commencerait à faire usage pour ses embarcations de voilures en papier, élastiques, légères, imperméables, ayant toutes les qualités, y compris la durée et la résistance ; les fabricants de l'ancien système qui tissaient du chanvre n'ont plus qu'à se voiler la face devant ce progrès.

Les voiles en question sont constituées par la superposition de plusieurs épaisseurs de papier collées les unes sur les autres et comprimées au lami-noir. On leur donne la souplesse en les suifant, l'imperméabilité en les trempant dans une dissolution de bichromate de potasse et d'alun, l'incombustibilité en les peignant d'une couche de silicate de potasse ou verre soluble. On réalise ainsi une sorte de cuir artificiel, ou de parchemin, lorsque l'on a soin de tremper le papier dans une solution étendue d'acide sulfurique ; mais, dans ce dernier cas, il convient d'employer un papier spécial. Dans les cas usuels et économiques, le papier quelconque convient. C'est un avenir tout ouvert pour les vieux journaux et les résidus de bibliothèques : on taillera des focs ou des voiles de perroquet, et l'on prendra des ris dans les œuvres littéraires méconnues, qui auront ainsi l'avantage de présenter une utilité finale consolatrice pour leurs auteurs.

∞ Les derniers journaux de Nouméa donnent une singulière recette pour la guérison de la coqueluche.

Il paraît qu'une de nos compatriotes, dont la fillette était atteinte de la coqueluche, faisait promener la pauvre malade dans la rue de la métro-

pole néo-calédonienne. L'enfant se trouvant soudain prise d'une quinte de toux, un vieux canaque s'approcha aussitôt des promeneuses et engagea la conversation avec la mère.

—C'est la coqueluche, n'est-ce pas, qu'a votre petite?—Oui.

—Eh bien! voulez-vous la voir guérie dans l'espace de deux jours?—Certainement.—Voici alors comment il faut vous y prendre: mettez bouillir douze gousses d'ail dans un litre d'eau, que vous ferez prendre ensuite à votre fille trois fois par jour à la dose d'une grande cuillerée chaque fois, et à la troisième aurore la cure sera complète.

Médiocrement convaincue de la vertu du remède, mais assurée, somme toute, de l'innocuité de la médication, la dame traita son enfant d'après l'ordonnance de l'indigène et bien s'en trouva.

En deux jours, en effet, la coqueluche avait disparu. Et dans tous les cas, au nombre de huit, traités depuis de la même manière, même résultat a été obtenu.

Simple et peu coûteux. Ajoutons que l'efficacité de ce remède a été éprouvée récemment à Rouen par quelqu'un dont l'enfant, atteint depuis plusieurs mois de la terrible maladie, a été guéri dans les délais indiqués.

∞ Lorsque les cadres dorés des tableaux ont perdu leur éclat et ont reçu les petites maculatures inévitables, s'ils ont été, cela va sans dire, sérieusement dorés à l'origine, on peut les remettre à neuf soi-même de la façon suivante:

On bat fortement ensemble 100 grammes de blanc d'œuf et 30 grammes d'eau de Javel, puis on nettoie le cadre avec ce mélange, appliqué au moyen d'une brosse douce. Finalement, on complète l'opération en passant sur le cadre une couche de vernis vendu dans le commerce et dont se servent les doreurs sur bois.

∞ Cueilli dans un journal de Québec:

Nos amateurs de sport vont avoir *une traite* lundi.

“Les Shamrocks de Montréal, champions du monde, et les Capitals d'Ottawa, ex-champions, viendront se mesurer sur le terrain du Q. A. A., Grande-Allée.”

O! beautés de la langue canadienne!

∞ La ville de Minneapolis possède la palette dont Rosa Bonheur se servit en peignant son tableau: “la Foire aux Chevaux.” Quand elle eut fini ce travail, une amie lui dit: “Donnez-moi votre palette!” “Si cela vous fait plaisir, répondit l'artiste; mais laissez moi la retoucher un peu.”

Et alors, avec les couleurs encore humides, elle esquissa un daim, et ajouta son autographe.

Ce souvenir précieux est au *Walker Art Gallery* à Minneapolis.

∞ L'opinion de Mme. Sage Russell sur l'invasion des horribles bloomers.

“Ce vêtement, dit-elle, est venu, non seulement pour rester, mais pour voir son utilité reconnue dans une foule de circonstances. La femme a besoin elle aussi d'un *costume d'affaire*, pouvant être porté dehors en toute occasion. Il est juste qu'elle soit affranchie des longues jupes dangereuses dans les emplois multiples et nouveaux de son activité. Si elle veut être réellement l'égale de l'homme, il lui faut comme lui adopter un mode de s'habiller plus pratique. Comment autrement saisir la barre d'un tramway, monter dans le même et en descendre prestement?”

L'habillement conventionnel de la femme, toute parure afférente à son sexe, devrait être réservée pour les bals, les dîners, le théâtre, etc. Le glas du jupon est sonné, mais, cependant, la femme ne doit le sacrifier que sur l'autel de la nécessité.”

Nous serions absolument de l'avis de l'écrivain américain, si le vêtement pratique qu'elle recommande était d'une transition plus gracieuse, c'est-à-dire moins masculine.

CONTRE LES APHTES.

∞ Les boutons sont l'indice d'une inflammation des voies digestives, qui s'étend presque toujours à l'estomac.

Employez le gargarisme suivant:

Eau ordinaire.....	150	c. c.
Borate de soude.....	4	gr.
Chlorate de potasse....	4	—
Alun.....	4	—

On peut sucrer avec du miel. On se gargarise souvent. On prend la valeur d'une cuillère à café et on promène le bol liquide dans la bouche jusqu'à ce que la salive soit devenue très abondante.—Dr. MONGIRAUD.

La Dernière Classe.

1870.

L'Année Terrible a eu des historiens imposants ; elle n'en a pas eu de plus touchants que M. Alphonse Daudet.

Nul mieux que l'écrivain délicieux des *Lettres à un absent* et des *Contes du lundi* n'a su évoquer les petits drames, les misères discrètes, les humbles douleurs de ces tristes temps... L'une des histoires les plus exquisés qu'il en ait rapportées est celle — bien connue — de *la Dernière Classe*. Nulle part les tristesses de l'irrévocable "séparation" n'ont été décrites d'un trait plus cruellement simple et plus doucement émouvant.

RÉCIT D'UN PETIT ALSACIEN

Ce matin-là, j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand'peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et que je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair !

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature ; et je pensai sans m'arrêter :

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

— Ne te dépêche pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez tôt à ton école !

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons

qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux entendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

" Un peu de silence ! "

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu ; mais justement, ce jour-là, tout était tranquille comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez si j'étais rouge et si j'avais peur !

Eh bien, non. M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement :

— Va vite à ta place, mon petit Frantz ; nous allons commencer sans toi.

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin, et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste, et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et, de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

" Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs."

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français !...

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait en rester là !... Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar ! Mes livres, que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme !

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait.

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ! Mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendis M. Hamel qui me parlait :

— Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni... Voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : " Bah ! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain ". Et puis tu vois ce qui arrive... Ah ! ça été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : " Comment ! vous prétendez être Français, et " vous ne savez ni parler ni écrire votre langue ! " Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

" Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir

instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures, pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher ? Est-ce que je ne vous ai pas fait souvent arroser mon jardin au lieu de travailler ? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênaï pour vous donner congé ?..."

Alors d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide ; qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clé de sa prison... Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon.

J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels étaient écrits en belle ronde : " France, Alsace, France, Alsace. " Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe, pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment, les hannetons entrèrent ; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits, qui s'appliquaient à tracer leurs bâtons, avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

" Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi ? "

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire, et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez ! depuis quarante ans, il était là à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis,

frottés par l'usage ; les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même, il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le BA BE BI BO BU. Là-bas, au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait, lui aussi ; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai de cette dernière classe...

Tout à coup, l'horloge de l'église sonna midi, puis l'*Angelus*. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne n'avait paru si grand.

— Mes amis, dit-il, mes amis, je...je..."

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

"Vive la France !"

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main, il nous faisait signe :

— C'est fini... Allez-vous-en."

Alphonse Daudet.

Declaration.

J'ai vu, sous les baisers de la brise automnale,
Se courber lentement votre corps gracieux.
Vos yeux semblaient ravis, et, sur votre front pâle,
Flottaient épars vos long cheveux.
Pourtant, si j'osais dire : "Enfant, vous êtes belle,
Vos lèvres sont de pourpre et votre nom charmant,"
Tandis que vos yeux noirs s'ouvriraient doucement,
Que répondriez-vous, alors, Mademoiselle ?

J'ai vu, sur le parvis des sombres cathédrales,
Un pleur soudain ternir l'éclat de vos beaux yeux
A l'aspect de la faim, et vos mains charitables
Faire l'aumône aux malheureux.
Pourtant, si j'osais dire : "Enfant, vous êtes bonne,
Je réclame à vos pieds de votre charité,
Un baiser de votre âme, un regard de bonté,"
Que répondriez-vous, ô ma sainte madone ?

Je voudrais qu'en naissant la divine nature,
Prenant pitié de moi, m'eût placé près de vous,
Car la vie est plus belle et la brise plus pure
Quand on peut vivre à vos genoux.
Hélas ! mon ciel est noir, ma douleur est extrême.
Il ne me reste plus que cet espoir bien doux ;
Mais téméraire espoir : "Que répondriez-vous
Si j'osais vous le dire, enfant, que je vous aime ?

Louis Coqueton.

HYGIENE

PETITES INDICATIONS POUR DIVERS OBJETS DE TOILETTE.

Les rubans fanés se lavent dans une mousse de savon froide. On les rince, on les secoue, on les étale sur la planche à repasser, on les couvre d'une mousseline, et on les repasse pendant qu'ils sont humides.

Les femmes en deuil perdent souvent le long voile de crêpe anglais qui tombe de leur chapeau, et les garnitures de même étoffe de leur robe, non par l'averse, mais parce que la femme de chambre ne sait pas donner les soins que réclame ce tissu quand il est mouillé. Il faut le sécher au plus vite, de son mieux, en l'étalant bien, sans jamais l'approcher du feu. S'il est taché de boue, nettoyez-le à l'eau froide, et, comme après qu'il a reçu la pluie, faites-le sécher loin du feu, ni à l'air, ni au soleil. Le crêpe anglais, devenu mou, doit être humecté d'eau-de-vie, puis enroulé autour d'un morceau de bois rond et poli (un rouleau enfin). On l'humecte encore à chaque tour et bien également partout. Le lait peut être aussi employé pour humecter le crêpe et lui rendre sa couleur, mais à la condition d'être soigneusement épongé ensuite.

En deuil, on porte des bas de fil noir (en été) ; disons comment on les lave. Il ne faut pas employer de savon, mais une sorte de mousse faite au moyen de son (environ une tasse à thé) enfermée dans un sac de mousseline, plongé et agité dans l'eau tiède. On lave donc les bas dans cette préparation ; au sortir de l'eau, on les roule dans une serviette, en pressant fortement, et on les fait sécher rapidement à la chaleur du feu, non en plein air.

En procédant de la sorte, les bas restent d'un beau noir, ne roussissent jamais. Mais si on avait négligé de prendre ces précautions, et si les bas noirs étaient devenus rougeâtres, on leur rendrait leur couleur en les faisant bouillir dans un litre d'eau, où l'on aurait jeté quelques rognures de bois de campêche.

Les chapeaux de feutre peuvent être arrosés par ondée. Dans ce cas, ne les laissez pas sécher sans les brosser. Découpez tout de suite les ornements ; commencez à brosser par le bord et continuez en tournant, toujours du même côté, jusqu'à

ce que vous arriviez au centre, tout à fait au sommet de la calotte. Posez ensuite le chapeau sur un champignon de bois, et laissez-lui perdre toute humidité avant de l'enfermer dans l'armoire. Il sera aussi beau que neuf.

Pour enfermer les robes blanches, rien ne vaut un sac de papier bleu, très large, afin de ne pas froisser les garnitures, mais exactement fermé. Des cordons cousus à la robe à un endroit convenable sortiront du sac, pour les suspendre. Donnez aux robes de soie de cette couleur une seconde enveloppe de toile. Les corsages sont mis à part, dans des caisses, des boîtes appropriées. Laissez aux trains toute leur longueur.

Pour décrasser les cols des vêtements, faites dissoudre une partie de sel dans quatre d'alcool. Appliquez avec une éponge. Frottez bien.

Vous nettoierez bien le drap, la serge, les chapeaux de feutre, en trempant une brosse dure, aux soies courtes, dans de l'esprit d'ammoniaque. Frottez jusqu'à ce que les taches grasses aient disparu.

PIQURES D'INSECTES.

Le séjour à la campagne est accompagné d'un grand tourment : nous voulons parler des moustiques ou cousins, dont la piqûre est insupportable. Piqué, il faut courir au jardin, arracher un oignon ou un poireau, en frotter la partie atteinte.

Héroïque autant qu'admirable.

Les feuilles de verveine odorante éloignent les nuisibles bestioles.

Les lavages à l'eau vinaigrée, à l'eau de fleurs de sureau défendent la peau contre ces insectes. L'eau de miel calme l'irritation qu'ils ont produite. (Une cuillerée à thé de miel dans un litre d'eau bouillante ; employez quand le liquide est tiède.)

La farine, appliquée sur la piqûre, enlève la rougeur, la démangeaison, la cuisson. Ce qui est encore bon et facile, c'est de couvrir la piqûre d'un peu de savon humide ; laisser sécher la mousse sur la peau.

Enfin, une solution de menthol (en petite quantité) dans l'alcool est excellente, en lotions sur les

parties douloureuses, contre toutes les morsures d'insectes, les piqûres de guêpes, d'abeilles, de cousins, et celles de l'ortie.

Beaucoup de femmes se servent de petits bâtons de beurre de cacao en guise de cosmétique. Si le cacao était additionné d'une certaine quantité (2 pour 100) de cocaïne, les petits bâtons procureraient un soulagement immédiat dans les cas signalés ; il n'y aurait qu'à en frotter la partie atteinte : l'irritation diminuerait aussitôt.

Si une abeille avait pris une bouche fraîche pour une rose ou un front blanc pour un lis, et si on n'avait rien sous la main pour guérir cette blessure infligée par les travailleuses aimées de Virgile, on frotterait la piqûre avec une poignée de persil. La friction doit être continuée pendant quelques minutes.

Le chloroforme est aussi préconisé contre les moustiques. Il fait diminuer l'enflure causée par leur piqûre, disparaître la démangeaison et la légère douleur.

L'ammoniaque est également excellente pour ces petites morsures. Avant de l'appliquer, on cherche le dard de l'insecte qui s'est brisé en piquant et est resté dans la plaie minuscule. On l'en extrait soigneusement, puis on badigeonne la place rougie avec l'alcali.

MIGRAINE ET NÉURALGIE.

On recommande beaucoup les applications externes d'huile de menthe poivrée contre les affreuses douleurs de la névralgie.

Un médecin de campagne ordonnait, contre ce terrible mal, des cataplasmes de morelle noire (plante, baies), et ce simple remède amenait un soulagement rapide et soutenu.

Le même praticien faisait avaler une cuillerée de sel commun, dès qu'il voyait un malade en proie aux premiers symptômes de la migraine. L'indisposition disparaissait au bout d'une demi-heure. La médication est dure, j'en conviens, mais de combien d'heures de souffrance elle vous délivre.

La reine Victoria d'Angleterre, très sujette aux

maux de tête dans son âge mûr, se faisait effleurer les tempes au moyen d'un pinceau fabriqué avec des poils de chameau ; au bout d'un quart d'heure, S. M. Britannique était guérie.

Une négresse débarrassait sa maîtresse du même malaise en lui appliquant des tranches de citron sur les tempes, et en lui serrant fortement la tête.

INFLAMMATIONS.

Les cataplasmes de pommes cuites donnent de bons résultats dans les cas de furoncles et d'inflammation des paupières. Les feuilles de liseron broyées et appliquées sur les furoncles sont aussi très efficaces.

L'INSOMNIE.

Les Anglais, pour combattre le manque de sommeil, se font préparer des oreillers recouverts en poil de chameau et remplis aussi du poil de cet animal.

Les cônes de houblon auraient la même propriété, et encore les oignons. On respire ces derniers ; on couche sur un matelas de cônes.

LE CORYZA.

Cette indisposition est de notre ressort, car elle enlaidit, elle ridiculise presque celui qui en est atteint. Vous connaissez ses conséquences : Un nez rouge et gonflé, des yeux larmoyants, une voix changée, la convulsion de l'éternuement, etc., etc. La beauté n'y résiste pas.

Il faut donc combattre le coryza dès le début.

En Angleterre, le vinaigre d'anémone est très employé. On en verse un peu dans le creux de sa main et on le respire jusqu'à évaporation complète.

Un médecin conseille d'aspirer de l'eau salée plusieurs fois par jour, d'autres recommandent l'ammoniaque (on approche des narines le flacon qui le contient et on le retire rapidement), un peu de camphre en poudre aspiré à la manière du tabac donnerait de bons résultats.

Chronique de la Mode

Les jupes pour quelques costumes légers sont plissées et fixées derrière sur le corsage, et prennent dans ce cas le genre redingote. La jupe aux neufs lés biaisés pour la soie est encore adoptée pour les étoffes bouclées et les lainages légers. Il y a des indices qu'on s'écartera de la sévérité des jupes unies. On introduit de petites garnitures dans les coutures des lés et de petits volants dans le bas. Des pointes soutachées couvrent le bas des robes sur les coutures, et les étroits rubans de satin et de velours apparaissent sur les toilettes d'apparat, ainsi que les ruches de dentelle descendant de la ceinture au bas de la robe et les biais de velours et de brocart en bordure.

Des lés ou panneaux de brocart, velours ou satin sont introduits dans l'ampleur des jupes. Un empiècement et des manches de la même étoffe ; un gilet ou plastron correspond sur le corsage à cet ornement. Cet arrangement si commode pour l'utilisation des anciennes robes est une fantaisie parisienne des plus authentiques.

Les jolis lainages et soies à dessins de l'été seront de mise cet automne, employés sur un fond sombre et uni de couleur assortie. Les cordés en soie ou en laine sont les tissus favoris.

GARNITURES DE COU.

Le col haut, qui avait pour la saison chaude cédé la place aux collets plats et aux volants de chiffon, reparaît, ainsi que les ruches de soie effilochée, de crépon ou velours. Les fichus et berthes en velours, soie et moire composent la majeure partie des garnitures de corsages.

Le jais et les pluies de perles reviennent. Ils tombent du cou, et s'emploient aussi en basque autour de la taille.

LES COULEURS.

Les créateurs de la mode ont cherché dans le

potager les teintes destinées à *faire fureur*. Le vert comme le printemps dernier domine. Outre les tons : *chou, laitue, persil* et *pois*, nous avons le violet *aubergine*, le rouge *tomate*, le rose *radis*, le rouge *betterave*, etc. Le vert *sauge* s'allie encore avec le vieux rose. Le *gris*, le *réséda*, le *brun* et le *paille* conviennent au costume tailleur. Il y a des tons métalliques avec un reflet plus brillant dans la trame.

On voit une nouvelle étoffe de fabrication anglaise, qui, tout en étant assez légère, est faite de deux tissus tramés à la fois sur un fond uni, ondule et boucle un crépon de couleur différente.

Le *poplin* d'Irlande dispute la vogue aux tissus cordés. Les tweeds à petits carreaux dans les nuances nouvelles de bronze et de feuille morte réapparaissent pour costume de ville.

LES SOIES.

Le noir reste toujours en faveur. Le satin et la peau de soie satinée se portent beaucoup. Les fleurettes ou autres dessins sur fond noir continuent, mais la toute nouvelle création est noire rayée de satin or, bronze, cerise, et parsemée de bouquets délicats. Les antiques brocarts, dont les larges dessins sont si finement nuancés qu'ils semblent brodés à la main, se voient aussi.

On vend aussi pour garniture de robes du soir un nouveau satin mou, qui rassemble et confond trois couleurs : mauve, or et argent ; par exemple : rose, soufre et vert-eau ; opale, bleu-turquoise et rouge. Cela fait d'exquises toilettes avec du velours correspondant à l'un des tons de la soie.

Le cachemire et l'henrietta demeurent, en dépit de toutes les innovations. Les carreaautés pour la soie et le lainage sont encore populaires.

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Le Coin du Feu

**Pages 323 à 326
manquantes**

Conte de Fees Vëritable.

Il 6tait une fois une jeune fille bonne, si belle, si gracieuse qu'elle 6tait digne d'6pouser le plus grand prince du monde, fût-elle n6e dans une pauvre chaumi6re. Or, loin d'6tre de naissance obscure, cette jeune fille 6tait venue au monde sur les marches d'un tr6ne; elle se nommait Maria Nicolaiëwna ; son p6re 6tait empereur, empereur de Russie.

Elle 6tait la joie de sa famille, l'ornement de la cour imp6riale, et la favorite de son p6re, qui ne pouvait songer sans amertume que la destin6e condamne les princesses, fussent-elles ch6ries de leurs parents, 6 les quitter pour adopter une autre patrie. Cependant la jeune princesse 6tant arriv6e 6 l'6ge de se marier, son p6re la fit venir, et lui dit : " Ma fille, vous voici en 6ge de vous marier ; j'ai fait choix pour vous d'un roi, le meilleur, le plus beau, le plus riche et le plus puissant de l'Europe ; vous serez heureuse pr6s de lui.

— " Heureuse ! " dit la princesse en soupirant. Puis elle se hâta d'ajouter : " Je suis pr6te 6 ob6ir aux ordres de Votre Majest6."

— " Ob6ir, s'6cria l'empereur, 6 mes ordres ! Sont-ils donc si durs pour vous ? "

Une larme fut toute la r6ponse de la princesse.

— " Mon enfant, dit le souverain en l'attirant dans ses bras, mon enfant, parlez : avez-vous donn6 votre c6eur ? avez-vous promis votre foi ? "

La princesse, 6mue de tant de bont6, se pr6cipita aux genoux du souverain.

— " Pardon, sire, oui, j'ai donn6 mon c6eur ; mais celui qui me l'a ravi ignore mes sentiments ; il ne les connaîtra jamais ; il ne m'a vue que de loin, et jamais nous ne nous sommes parl6.

Cet aveu plongea le Czar dans la plus cruelle incertitude.

— " Soit, reprit-il apr6s un moment de r6flexion ; ma ch6re fille ne peut avoir mal plac6 son c6eur. Est-ce un roi ?

— Non, sire.

— Un prince h6ritier alors ?

— Non, sire.

— Un membre de famille r6gnante ?

— Non, sire.

Le Czar h6sita, puis affermissant sa voix :

— Un grand seigneur russe ?

— Non, sire.

— Un 6tranger, alors ?

— Oui, sire."

L'empereur se tut encore, un mouvement de fureur l'agita tout entier ; mais la vue de sa fille ch6rie agenouill6e en larmes 6 ses pieds le fit se contenir, et d'une voix sombre :

— " Est-il 6 P6tersbourg ?

— " Oui, sire, Votre Majest6 pourra le voir 6 la revue qui aura lieu demain ; c'est le plus beau cavalier de l'Europe...apr6s vous, sire..."

Le czar sourit 6 cette flatterie filiale.

— " A quoi le reconnaîtrais-je ?

— " A son cheval noir et au panache vert qui surmonte son casque..."

— " C'est bien, mon enfant ; allez et priez Dieu pour vous et pour lui ! "

La princesse se retira ; l'empereur, rest6 seul, r6fl6chit longuement, et s'affermi dans la r6solution de ne point c6der 6 un d6raisonnable caprice de jeune fille.

...Sur la place d'Isaac, blanche de neige, s'6tendent en longue file les r6giments de la cavalerie de la garde ; les Tcherkesses aux v6tements historiques flottants, les Cosaques tout droits sur leurs maigres montures, h6rissant le ciel d'une for6t de lances, les chevaliers gardes au casques 6tincelant...un grand mouvement se produit du c6t6 du palais ; un superbe 6tat-major paraît...L'empereur ! La cour !

Le puissant souverain ne vit pas le magnifique d6cor, il d6daigna pour un instant ses beaux r6giments. Il ne cherche et ne voit que l'officier au cheval noir et au panache vert. Il le reconnaît aussit6t : c'est un simple colonel aux cheval-l6gers bavarois, Maximilien-Joseph-Eug6ne-Auguste, duc de Leuchtenberg, fils du prince Eug6ne de Beauharnais et d'Am6lie de Bavi6re, charmant cavalier, en effet, mais dans une situation inf6rieure, qui ne peut lui permettre de jeter les yeux sur la fille du Czar...

En d6couvrant le nom de celui qu'aimait sa fille, l'Empereur eut vite pris son parti ; il fit appeler le colonel bavarois aupr6s de lui, afin de lui intimer s6v6rement l'ordre de retourner 6 Munich ; mais un coup d'6cil jet6 sar sa fille 6 demi 6vanouie

au fond de sa calèche le fit hésiter. Il tourna le dos au colonel étonné, et rentra au palais. Pendant les jours qui suivirent, il s'efforça vainement de détourner sa fille de cette affection disproportionnée : la princesse ne discutait pas, ne répondait pas, elle pleurait ; elle s'affaiblissait, et finit par tomber sérieusement malade.

Pendant ce temps, le pauvre colonel bavarois se demandait, non sans crainte, quelle pouvait être la raison de la froideur qu'on lui témoignait à la cour de Russie ; il se disposait à la quitter et à retourner près de sa mère, lorsqu'il fut mandé au palais. On le fit entrer dans le cabinet du Czar. Celui-ci l'enveloppa d'un long regard, puis, surmontant l'émotion intérieure qu'il ressentait : " Colonel, lui dit-il d'une voix ferme, colonel, toutes les personnes qui m'ont parlé de vous s'accordent à vous reconnaître une intelligence élevée, une instruction complète, une éducation achevée, un goût parfait pour les arts, et, ce qui est plus encore, un grand cœur et un caractère loyal."—Le Czar s'arrêta une demi-minute.— " Colonel, reprit-il en baissant la voix, que dites-vous de ma fille, la princesse Marie Nicolaiewna ? "

Cette question inattendue, faite à brûle-pourpoint au jeune Beauharnais, le surprit, le troubla ; il crut que l'empereur avait deviné le secret de son cœur, ce secret qu'il n'avait confié à personne cependant, et qu'il était prêt à l'en punir...

— " Sire, s'écria-t-il enfin..."

— " Vous aimez ma fille, dit l'empereur, je le vois ; eh bien, approchez-vous." Et il le con-

duisit vers une table où était posée une pile de parchemins auxquels pendait le sceau impérial.

— " Prenez, dit-il ; c'est mon cadeau de nocces ! "

Le prince de Leuchtenberg crut être le jouet d'un rêve lorsqu'en ouvrant ces papiers il y trouva : le brevet d'aide de camp général de l'empire ; le brevet de commandant de cavalerie de la garde et du régiment de hussards. Le titre de chef du corps des cadets ingénieurs-mineurs ; celui de président de l'Académie des arts, de membre de l'Académie des sciences, des universités de Saint Pétersbourg, Moskou et Kasan, et du conseil des écoles militaires ; le titre d'Altesse Impériale, et de plusieurs millions de revenus.

— " Sire, s'écrie le jeune homme en tombant aux pieds du Czar, en baignant ses mains des larmes de la joie et de la reconnaissance, comment m'acquitter jamais envers Votre Majesté ? "

— " Vous voyez combien j'aime ma fille, dit l'empereur ; rendez-la heureuse."

Le bonheur guérit vite la princesse, qui épousa l'élu de son cœur peu après. Un tel acte de bonté et d'amour paternel aurait dû être suivi de longues années de bonheur. Hélas ! il n'en fut rien. Moins de dix ans après, le 5 novembre 1851, le duc de Leuchtenberg mourut à trente-cinq ans, après avoir justifié la munificence du Czar et mérité les regrets éternels de Marie de Nicolaiewna. Nombre de rois et de princes aspirèrent vainement à sa main : elle mourut fidèle à son deuil ; elle avait été trop heureuse épouse pour n'être plus qu'une reine.

Charles de Vitis.

Cuisine

CHAMPIGNONS AU MADÈRE.—Mettez-les dans une casserole, couvrez-les de bon consommé blanc additionné d'un tiers de Madère, un demi-œuf de beurre fin et quelques graines de poivre, couvrez, faites partir à ébullition, et laissez mijoter doucement une heure ; après ce temps, rangez-les dans un légumier en argent ou autre en forme de demi-timbale, faite réduire la sauce, ajoutez-y trois cuillerées de vin de Madère, un morceau de glace, de viande, ou un peu de sauce brune pour lui donner du corps, goûtez pour le sel, battez la sauce et versez-la chaudement au travers une passoire sur les champignons.

CHATEAUBRIAND SAUCE BORDELAISE.—Mettez dans une casserole gros comme un œuf de beurre et une cuillerée de farine, faites un roux ; joignez-y un peu de jambon coupé menu, ainsi qu'un oignon, un ail et six à huit échalottes, faites blondir le tout ; mouillez d'un verre de vin de Bordeaux blanc et de deux grandes cuillers de consommé, ajoutez un moyen bouquet garni, cinq graines de poivre, et laissez mijoter la préparation une heure ; passez-la au travers d'une passoire, remettez-la sur feu, ajoutez à la sauce un demi-œuf de glace de viande, une prise de poivre de piment, un jus de citron un quart de verre de vin blanc, goûtez pour le sel, et

versez chaudement dans la saucière ou sur le plat des tranches de filet de bœuf dites "Chateaubriand."

TARTELETTES A LA MONTGLAS.—Garnissez une quinzaine de petits moules à tartelettes avec de la pâte brisée ou de la pâte à timbale ; faites-les cuire ; emplissez-les de foie gras et truffes ou champignons taillés en petits dés, et saucez d'une sauce brune réduite à l'essence de truffe, et les servez chaudement.



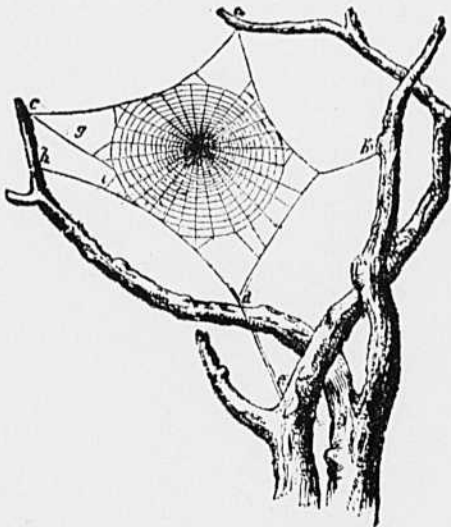
Page des Enfants.

COMMENT LES ARAIGNÉES TISSENT LEURS TOILES.

C'est un travail merveilleux qu'une toile d'araignée et bien peu de personnes connaissent la manière dont l'insecte arrive à tisser ce mince réseau de fils enchevêtrés. On sait que les fils sont sécrétés par des mamelles, sortes de filières que l'animal porte à la partie inférieure de son ventre. Suivant les espèces, les araignées ont une ou plusieurs filières, donnant des fils plus ou moins gros. Ce qui est intéressant à connaître, c'est que le fil proprement dit est lui-même formé par la réunion d'un nombre considérable d'autres fils qui se réunissent pour n'en former qu'un seul, qui sert à l'araignée à former son réseau. Ces fils sont la sécrétion d'une glande. La liqueur à l'intérieure est molle, mais elle se sèche dès qu'elle arrive à l'air. On ne saurait mieux comparer la formation des fils d'araignées qu'à la fabrication du macaroni. La pâte se trouve dans un cylindre et elle est pressée à l'aide d'un piston contre une surface munie de trous ; à mesure qu'elle sort, elle se sèche à l'air : tels aussi se forment les fils qui nous occupent.

L'araignée des jardins, bien connue, d'une couleur brunâtre, appelée *peire*, trace son filet presque toujours verticalement. C'est elle qui va nous servir comme exemple dans la description que nous allons faire de son intéressant travail.

Prenons les branches d'un arbre : l'araignée se



trouve en *a*, elle laisse tomber un fil et attend qu'un souffle le pousse soit d'un côté ou d'autre, de façon qu'il puisse s'attacher ; ce qui arrive vivement, car la ténuité de ces filaments est si grande, que le moindre mouvement d'air suffit pour les balancer. Ce fil est venu se prendre en *b* ; l'insecte descend alors le long du léger pont jeté dans le vide et vient attacher un nouveau fil en *e*. Il remonte ensuite jusqu'en *a* et de là procède de même pour le point *c* ; sitôt son fil pris à ce point, l'araignée va consolider cette attache, remonte vers *a*, mais s'arrête en chemin, accroche un fil et se jette dans le vide ; elle reste suspendue après le fil qu'elle étire jusqu'à ce qu'elle ait pris contact avec un autre point d'appui ou alors avec un autre fil ; elle remonte de nouveau, s'éloigne et recommence jusqu'à ce qu'elle ait construit l'échafaudage de sa toile et établi les limites extérieures. Elle établit ainsi les points principaux et secondaires *h, g, i, d*. Cela fait, elle divise l'aire comprise entre ses fils en deux portions, puis partant du centre elle trace les rayons, qui ont sensiblement tous le même angle. Ensuite, repartant du centre, elle tourne tout autour en s'en éloignant au fur et à mesure, décrivant une spirale. Pendant tous ces mouvements, elle continue à sécréter le fil qu'elle attache au moyen de ses pattes munies de peignes de différentes grosseurs.

Quelquefois elle reconte de véritables difficultés : ainsi, après avoir fixé le premier fil *a b* et l'avoir tiré, elle remonte en *a* et descend en *e* ; là elle laisse filer deux ou trois fils, attendant que le vent les porte à droite et à gauche ; au bout de peu de temps, elle a obtenu le résultat qu'elle cherchait ; l'un est en *d*, l'autre en *e* ; elle remonte ensuite et procède de même que dans le premier cas pour faire les rayons et le fond de sa toile. Dans le cas qui nous occupe, une fois la toile faite, elle a serré les fils qui la tiennent au moyen d'une attache *m n*, et, pour tendre sa toile, elle a fixé les fils *k i, k l*, donnant ainsi une plus grande solidité à leur construction.

Notre seconde figure représente l'embrasure d'une croisée. Là il y avait moins de difficultés à vaincre, étant donné que les points d'appui étaient

Celles qui ont le goût *bohème* renferment le combustible liquide dans les élégantes bouteilles empaillées qui contiennent le doux vin d'Italie appelé *Chianti*. Cette métamorphose cependant peut devenir la source de méprises ... cuisantes.

.

On recherche généralement pour l'appareil de ces dinettes féminines quelque particularité qui distingue son *five o'clock tea* de celui de la voisine.

L'une des originalités accomplies est de donner aux gaufres qu'on sert la forme d'une fleur.

.

Les tables de beau bois sombre et poli produisent un harmonieux contraste avec les délicates porcelaines et la fragile orfèvrerie servant aux *thés* de l'après-midi. Avec de tels meubles on n'emploie la toile brodée que sous la vaisselle.

Chic.

Lettres d'une Marraine a sa Filleule.

(Suite.)

Ma chère enfant, la vieillesse est une dignité ; trop de personnes l'oublient, parmi celles qui sont jeunes et parmi celles qui sont vieilles. Si j'étais à votre place, je tâcherais de me conformer aux habitudes de madame de Ch..... plutôt que de m'appliquer à les blâmer ; elle a été une amie excellente pour votre mari, et les preuves de dévouement qu'elle lui a données doivent compenser à vos yeux, et au-delà, ce que vous appelez la *sécheresse* de son accueil, qui n'est peut-être en réalité que de la réserve ou même de la timidité : la timidité existe à tous les âges ; elle paralyse l'effusion, et la personne qui en est atteinte se réfugie volontiers dans la froideur, comme dans un fort où elle pourra se tenir sur la défensive.

Je dois vous avouer de plus que le portrait que vous me tracez de madame de Ch..... ne me paraît pas de nature à anéantir la sympathie. Elle est grave, soit ; mais aimez-vous beaucoup une gaieté bruyante chez les vieillards ? Quant à moi, cette gaieté me blesse, car elle me semble déceler la légèreté ou l'indifférence. Il est impossible de traverser une longue vie sans souffrir pour soi ou pour les autres, et il est impossible de conserver une humeur folâtre quand on a éprouvé de grandes douleurs. Dans les âmes bien trempées, qui n'ont aucun reproche sérieux à s'adresser, la sérénité vient éclairer le déclin de l'existence ; la gaieté revient aussi quelquefois, mais elle est alors douce, un peu attendrie, et semble se montrer plutôt pour complaire aux autres que pour se satisfaire elle-

même. La compagnie d'un vieillard assez sensible pour avoir aimé et souffert, assez bon pour écarter les souvenirs et les regrets qui, en l'attristant, pourraient assombrir l'humeur de ceux qui l'entourent, est la plus précieuse de toutes les compagnies. Un vieillard bruyant, exigeant, médisant, est au contraire fort désagréable, et sa vieillesse seule peut commander le respect. Je voudrais que la vieillesse fût parfaite ; et quand je rencontre une personne âgée qui néglige d'inspirer la sympathie en négligeant les qualités qui la font naître, j'en suis affligée et humiliée ; il me semble qu'une partie du blâme qu'elle excite doit retomber sur tous les vieillards, que je voudrais voir en possession de l'estime et du respect universels.

Conservez précieusement, ma chère Hélène, vos relations avec madame de Ch..... Les personnes peu expansives ne sont pas toujours incapables de tendresse. Elles n'aiment pas tout le monde, c'est vrai, mais quand elles donnent leur affection, on peut s'appuyer sur un sentiment solide, à l'épreuve des variations, des influences hostiles et de la triste mobilité qui caractérise les affections des personnes sujettes aux accès d'enthousiasme, qui sont forcément passagers.

XIV.

Je ne saurais m'empêcher, ma chère enfant, d'être étonnée et touchée de la parfaite confiance que vous me témoignez avec tant de persévérance,

et en dépit des circonstances qui m'ont obligée quelquefois à vous donner tort dans les occasions où il me semblait plus nécessaire de vous éclairer que de vous complaire ; cela prouve que votre cœur est bon, mais cela prouve aussi que votre esprit est juste. Tout en étant doué de bonté et même d'esprit, on est exposé, lorsqu'on n'a pas un jugement très-sain, à préférer les personnes qui nous donnent raison à celles qui voudraient nous donner de la raison ; les intentions les plus droites, l'affection la plus sincère, courent le risque d'être méconnues dès que l'on ne partage pas toutes les opinions, tous les sentiments, toutes les passions des personnes qui ne savent pas être parfaitement équitables, et qui ne veulent convenir, ni avec les autres ni avec elles-mêmes, de la possibilité d'une erreur ou d'une injustice.

Ce qui vous est arrivé récemment se réduit heureusement à la proportion d'un ennui léger ; il faut veiller cependant, autant que cela sera possible, à ce que rien de pareil ne puisse se reproduire ; je dis *autant que possible*, parce que le caractère le plus franc, et même la prudence la plus éclairée, ne suffisent pas toujours pour se garantir des commérages et pour préserver d'y figurer, soit comme acteur, soit comme témoin à charge ou à décharge. La paix de l'existence, la dignité du caractère, exigent cependant que l'on évite toute participation à ces *colportages* et *rapportages* de discours malveillants, parce qu'il ne saurait y avoir de repos dans la menace des éclaircissements et des explications interminables qu'entraînent forcément les propos répétés et commentés par des personnes indiscrettes et mal disposées. La dignité commande la même ligne de conduite, parce que l'on ne peut accorder aucune confiance à une personne qui, par légèreté ou par inclination, s'expose à voir son nom figurer fréquemment parmi des commérages qui sont toujours avilissants, soit par leur gravité, soit par leur mesquinerie.

Lorsque M^{me} V*** a commencé à vous entretenir de ses griefs contre M^{me} C***, lorsqu'elle a abordé le chapitre des accusations et des récriminations, vous auriez dû, ma chère enfant, vous abstenir avec politesse, mais avec fermeté, de porter un jugement quelconque sur les motifs qui ont divisé ces dames ; cela vous aurait évité l'ennui d'apprendre que vos propos ont été rapportés à

M^{me} C***, comme cela arrive inmanquablement en pareil cas ; les murs n'ont pas seulement des oreilles, ils ne se bornent pas à entendre,—ils répètent aussi, et avec quelles amplifications ! Il faut se montrer inabordable pour les commérages, s'imposer l'effort d'être sourde et indifférente pour tous les vains propos enfantés par la malveillance, colportés par l'indiscrétion et l'esprit d'intrigue : cet effort, d'ailleurs, ne se renouvelle pas sans cesse ; quand on a établi réellement la répugnance que l'on éprouve à entendre des discours hostiles et des médisances dangereuses, on échappe à l'obligation de les repousser, car les médisants recherchent avant tout non pas seulement des auditeurs, mais encore, mais surtout des échos.

La première règle à observer vis-à-vis du monde est celle de ne jamais parler d'une personne en son absence en des termes différents de ceux que vous emploieriez en sa présence ; cette règle seule peut vous préserver de l'accusation de fausseté d'abord, puis d'une partie des ennuis qui sont la conséquence d'une conduite opposée ; notez que je dis seulement *une partie*, parce qu'il ne dépend pas de vous d'éviter les mensonges intéressés et les accusations iméritées. Il faut vous résigner à les supporter, ma chère Hélène, et prendre d'avance votre parti sur le tort que l'on pourra vous faire en ébranlant l'estime et l'affection que vous méritez ; cette tâche vous deviendra plus facile si vous réfléchissez un peu, et vous trouverez que les personnes accessibles au mensonge, assez faibles pour se laisser prendre aux flatteries qui font partie de la tactique des menteurs, assez peu éclairées pour ne savoir pas discerner le mal et le bien, le vrai et le faux, ne valent pas un regret et ne méritent pas la peine, inutile d'ailleurs, que l'on prendrait pour les persuader.

Je ne veux pas vous démontrer les avantages, d'une méfiance absolue, mais seulement vous conseiller de soumettre vos actions et toutes vos paroles aux règles d'une prudence éclairée. Vous rencontrerez peut-être un jour une amie sincère et solide, à laquelle vous pourrez communiquer vos pensées et vos opinions sans aucun danger ; mais n'oubliez pas que ces amies sont rares, et que le temps peut seul vous faire connaître des qualités qui se trouvent seulement dans les caractères peu communicatifs, froids en apparence, et par conséquent peu disposés à se livrer aux démonstrations

qui abrègent les préliminaires de l'amitié. Lors même que vous aurez eu le bonheur de rencontrer l'amie que je vous souhaite, je vous conseille, ma chère enfant, de vous occuper le moins possible des actions et des défauts d'autrui. Ce n'est pas seulement afin de vous préserver des ennuis que vous venez d'éprouver que je vous donne ce conseil : c'est aussi, c'est surtout parce que cette abstention me paraît indispensable pour conserver les sentiments de charité et de sympathie que nous devons à nos semblables.

La malveillance est un sentiment quelquefois inné, quelquefois *transplanté* en nous ; l'habitude, comme vous le savez, peut devenir une seconde nature, et rien n'est plus propre que la médisance à entretenir et à cultiver ce sentiment, qui, en nous habituant à blâmer les autres, nous conduit à les haïr et à devenir nous-mêmes haïssables. Il est impossible d'aimer et de respecter les personnes dont on analyse souvent les défauts, et nous devons nous appliquer à remarquer surtout leurs qualités, si nous ne voulons éteindre en nous la bienveillance, qui peut seule nous aider à supporter les imperfections de nos semblables et leur faire supporter nos propres imperfections.

D'ailleurs, cette habitude de médire n'abaisse pas seulement le cœur : elle rétrécit l'intelligence, elle rend incapable de comprendre les grandes actions et de croire aux belles qualités ; c'est une sorte d'*œdium* moral, de maladie gangréneuse, qui flétrit et dessèche les cœurs qu'elle a envahis ; elle conduit à suspecter et à incriminer les actions les plus simples, et se transforme peu à peu, sans que l'on ait conscience de sa métamorphose, en l'un des vices les plus honteux : de même que certaines plantes changent de nom et de caractère suivant leur âge, la médisance après quelques années d'exercice change de proportions et devient la calomnie. Une jeune femme médisante devient une vieille femme envieuse, toujours prête à déverser la calomnie sur autrui ; la médisance, l'envie et la calomnie proviennent de la malveillance, qui s'exagère avec l'âge, avec les regrets que la vieillesse inspire à toute femme frivole, et c'est ainsi qu'un défaut, qui paraît généralement assez léger à son origine, se développe jusqu'à devenir un vice odieux.

Est-ce à dire que je vous conseille d'appliquer

indistinctement la même règle et la même mesure, la même tolérance et la même bienveillance, à toutes les personnes que vous rencontrerez dans le courant de votre vie ? Non certes ! En agissant ainsi vous blesseriez la justice, et si vous mettiez sur le même niveau tous les caractères quels qu'ils fussent, loyaux ou déloyaux, bons ou mauvais, vous offenseriez les uns par cette assimilation, vous encourageriez les autres par cette tolérance. L'injustice ne consiste pas seulement à refuser une estime méritée : elle se manifeste aussi par cette coupable indulgence que certains caractères témoignent pour les personnes vicieuses et pour les actions répréhensibles ; que cette indulgence ait pour origine la faiblesse, le scepticisme, ou l'intérêt personnel, elle n'en est pas moins condamnable, car elle prête au mal des appuis qui lui permettent d'étendre et de continuer son action, et ceux qui ont le sens moral assez faux ou assez faible pour continuer à accorder des marques de considération et d'estime à ceux qui ne méritent ni cette considération ni cette estime, deviennent en réalité des complices des mauvaises actions, qu'ils encouragent par leur tolérance.

Je ne prétends pas que vous deviez remplir en ce monde le rôle de Don Quichotte, se mettant en route armé de sa lance pour combattre les méchants et soutenir les bons : les rôles militants ne conviennent en aucun cas aux femmes. Je désire seulement que vous sachiez faire une juste distinction entre les défauts de caractère et les vices du cœur. Ayez pour les premiers une indulgence à toute épreuve, mais ne confondez jamais les devoirs de la charité avec la faiblesse, qui se croit obligée d'accorder aux gens vicieux et aux mauvaises actions l'indulgence que méritent seulement les défauts inhérents à la nature humaine et les caractères aigris par le malheur. Si l'on plaint un voleur arrêté dans le cours de ses rapines par l'action de la justice, quel sentiment éprouvera-t-on pour ses victimes ? Si l'on témoigne la même sympathie au menteur et à l'homme sincère, que devient l'équité, et comment la conscience peut-elle s'accommoder de cette égalité de traitement ? N'est-ce point avouer hautement que le bien et le mal sont égaux devant notre indifférence ?

Vous souvenez-vous encore, mon enfant, des lectures que nous faisons en commun, et, entre

autres, de quelques scènes du *Misanthrope*, que je vous lisais pendant que vous vous occupiez près de moi de quelques travaux de couture? Vous m'avouiez avec bonne foi que vous étiez très perplexe, et que vous donniez raison à l'aimable et doux Philinte, puis raison aussi à l'orgueilleux Alceste : ce souvenir que je réveille en vous n'est point une vaine digression, et vous allez voir qu'il se rattache par plusieurs côtés au sujet qui nous occupe.

Philinte a raison quand il blâme la rudesse de son ami. La société serait impossible, en effet, si nous ne savions supporter avec indulgence les faiblesses et les ridicules inoffensifs, et ce n'est pas la sincérité, c'est la méchanceté, ou du moins une humeur morose et taquine, qui nous porte à blesser l'amour-propre d'autrui, à humilier et à ridiculiser nos semblables. La sincérité dans ces occasions n'est pas une vertu : elle devient un défaut incompatible avec la charité que la religion nous commande et que notre cœur nous conseille, quand ce cœur est bon.

Mais Alceste a raison à son tour quand il s'indigne contre l'improbité, et sa misanthropie même, qui s'exhale en paroles violentes, prouve la tendresse de son âme. Plus indifférent pour ses semblables, il serait plus tolérant, sinon pour leurs vices, du moins pour leurs défauts ; mais son humeur est morose, son caractère grondeur, et il enveloppe dans la même réprobation les défauts que nous devons supporter et les vices que nous devons détester.

Je souhaite pour votre bonheur, et pour votre honneur, que vous sachiez emprunter au premier de ces caractères la douceur et l'indulgence qui le rendent si aimable, et que vous gardiez quelque chose de l'humeur courageuse d'Alceste, tout en vous souvenant qu'il faut aimer le bien plus encore que détester le mal. Le rôle d'une femme doit être principalement et uniquement conciliateur ; mais tout en n'admettant pas qu'une femme puisse attaquer hautement ceux qui méritent le blâme, je n'aimerais pas à la voir étendre une indulgence aveugle sur les actions qui blessent la morale et la probité. Sans condamner ces actions par ses

paroles, elle peut, elle doit les réprouver par son silence, qui est, ainsi que je vous l'ai déjà dit, la seule forme de blâme permise à une jeune femme. Enfin, sans imiter les emportements d'Alceste, sans rompre en visière comme lui avec les médisants et les méchants, elle doit s'éloigner peu à peu des personnes qui méritent réellement le blâme des honnêtes gens. Une conscience délicate ne saurait s'accommoder de la compagnie des personnes qui ne méritent pas l'estime, et il n'y a pas de sécurité possible dans les relations que l'on entretient avec les médisants. Ceux-ci s'éloigneront d'ailleurs d'eux-mêmes si vous leur prouvez en toute occasion la ferme volonté de ne point entendre des propos malveillants sur le compte des personnes que vous connaissez ; il vous sera facile de faire cesser ces discours déplaisants, et il vous suffira pour cela de dire avec politesse et fermeté que vous êtes liéé avec les personnes dont il s'agit, et qu'il vous serait pénible d'en entendre parler en termes désobligeants. En un mot, ma chère enfant, et pour résumer cette longue lettre, je vous dirai qu'il faut être indulgente pour les défauts, charitable pour les ridicules, sévère seulement pour les actions qui sont en opposition avec les règles de l'honneur et qui décèlent des sentiments bas et honteux. Le contraire arrive trop souvent : ceux-la mêmes qui se montrent impitoyables pour les faiblesses de l'amour-propre, agressifs pour les ridicules même inoffensifs, ont une indulgence à toute épreuve pour les vices du cœur et pour les actions répréhensibles. Il faudrait être plus habile que je ne suis pour expliquer cette étrange inversion ; je ne l'entreprendrai pas, et me bornerai à constater que le cœur humain est pétri de contradictions. Je terminerai ma lettre sur cette maxime qui n'est point neuve, en vous exhortant, comme je m'exhorte moi-même, à éviter ces contradictions en ce qui nous concerne, et à faire tous nos efforts pour ne blesser ni la justice ni la charité.

(*A Suivre.*)

Em. Raymond.

A quoi tient le Sort d'un Peuple.

DU *Temps* DE PARIS.

Les Hovas sont honteux de ce qu'ils ont fait depuis plusieurs mois, et cherchent à le cacher aussi longtemps que possible. Les ministres du gouvernement de Tananarive n'auraient pas mieux travaillé s'ils avaient été les plus rusés alliés des Français.

La résistance est un mythe. Elle ne peut pas arrêter d'un jour les colonnes envahissantes mais elle fournira au vainqueur un plausible prétexte pour imposer au gouvernement hova des conditions bien plus humiliantes et bien plus importantes que celles que renfermait l'ultimatum qu'il a rejeté. Celui qui suit en observateur la situation actuelle à Tananarive ne peut se défendre de sentiments de mépris et d'indignation pour ce gouvernement, tout en sympathisant avec ce malheureux peuple, qui était prêt à défendre vaillamment son indépendance et que l'on sacrifie d'une façon aussi insouciance.

Qui donc est la cause inconsciente de tous ces malheurs, continue le correspondant? Celle qui réside là-haut dans ce palais qui domine la ville escarpée, cette reine hautaine, intrépide, opiniâtre, aux idées étroites et pourtant ayant les meilleures intentions, et qui, sortie des rangs de l'humble peuple aux jours de sa jeunesse, n'a reçu d'autre éducation ni acquis d'autre connaissance du monde que ce qu'elle a pu puiser dans une école de missions. Elle est résolue à ne pas céder d'un iota aux demandes des Français, et probablement s'est jetée dans cette guerre d'un cœur léger, n'en sachant pas plus long. Elle est entourée de sycophantes—vieilles courtisanes et traîtres—qui s'efforcent d'empêcher la vérité de parvenir à ses oreilles.

Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foin et autres Emmatlottements. Chambres et Pension à la Kneipp.

PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

LEPHONE BELL 3468.

Sirop de Terebenthine DU Dr. Lavolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaire :

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 234 Rue St-Paul, - MONTREAL.

A. C. Lachance

PROFESSEUR DE

Mandoline, Guitare,



Banjo et Bandola.

325 RUE DORCHESTER.

Hotel Victoria . .

QUEBEC.

Chambres en suite, avec bains,
etc. etc.,

PRIX MODERES.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.